



LA GLACIERE ET LE BOURDILLOT

Marcel Delboy, phototypie, Bordeaux
Collection Archives communales de Mérignac

29 - LA GLACIERE - MERIGNAC - La Tour du Pin Franc

M. D.

14F1036.jpg
proprieté Gallier



SOUVENIRS DE LA GLACIERE MONDESIR

Je m'appelle Nicole BARTHELEMY, née DAUNIS.

En 1886, mon arrière grand - père est arrivé de l'Aude ; maréchal des logis – chef dans la remonte (gendarmerie à cheval), au château de Lognac , appelé « Remonte Bijou » (car le petit ruisseau, le Bijou, le traverse).Ce château est devenu la caserne Battesti.

De la vie de château à la gendarmerie ...

L'HISTOIRE des vieux châteaux réserve quelquefois des surprises. Qui irait soupçonner, derrière l'austère façade de la caserne Battesti, à Mérignac, deux siècles d'une vie mouvementée où se succédèrent incendie, concours hippiques, corridas et innovations agricoles ?

La caserne Battesti, siège de l'état-major de la IV^e Région de gendarmerie, s'appelle en réalité le château Lognac. Les vieux habitants du quartier, qu'ils soient de Mérignac ou de Saint-Augustin se souviennent que les soldats américains y étaient installés pendant la Première Guerre. Et que le parc hébergeait de nombreux chevaux puisqu'il avait été transformé en dépôt de remonte. Mais avant ?

En fait, il faut remonter au dix-huitième siècle, puisque c'est vers 1760 qu'un certain M. Séguineau, un Bordelais enrichi par des plantations aux Antilles fit bâtir un château, dans ce qui n'était alors qu'un coin de campagne. Malheureusement, trente ans plus tard, le bâtiment fut entièrement détruit par un gigantesque incendie. Feu le château.

M. Séguineau n'était pas homme à se laisser abattre. Il fit reconstruire son château. Par quel architecte ? On l'ignore, mais il est toujours debout, puisque c'est ce Lognac bis qui est devenu la caserne Battesti.

Vers 1820, le domaine fut acheté par le comte Victor de Tocqueville, cousin de l'historien célèbre. Ce nouveau propriétaire était bourré d'idées neuves. Il créa sur les terres de Lognac un

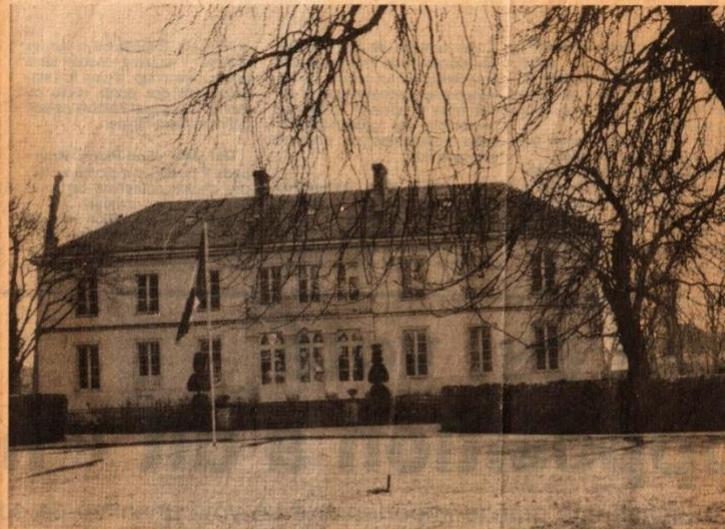
système d'irrigation moderne et, sur le modèle lyonnais, se lança dans l'élevage du ver à soie en y plantant force mûriers.

Les premières corridas

En outre, il transforma les prairies en parcours de concours hippique (car il était colonel de cavalerie) et commença un élevage de chevaux qui fut, longtemps après lui, continué par l'armée.

Enfin, il organisa en novembre 1853 quatre courses de taureaux dans son parc, manifestations qui sont les premières de la région, à en croire les spécialistes, à mériter le nom de corrida. La première d'entre elles attira à Lognac une foule d'au moins 8 000 personnes, selon les témoignages de l'époque. Mais il semble que les trois autres aient laissé au public un souvenir détestable, en raison de la couraïse des animaux... et de la frousse des toreros.

Victor de Tocqueville mourut à Pau en 1871, après un parcours de golf sur l'ancêtre des terrains de golf du continent. Le château Lognac devint alors propriété du Département de la Gironde, qui le mit à la disposition de l'armée. Celle-ci



(Photo Alain Dané.)

n'acheta la propriété que le 12 septembre 1912; elle paya le château et 15 000 mètres carrés de parc (sur 9 hectares au total) la somme de 125 000 francs.

La gendarmerie s'y installa avec un peloton à cheval en 1928. Elle y est toujours, à cela

près que les chevaux ont maintenant disparu. Et que des bâtiments neufs ont été construits, il y a douze ans, pour loger les gendarmes et leurs familles.

Le nom de Battesti lui fut donné en souvenir du général de gendarmerie Jacques Battesti, tué au front pendant la Grande

Guerre. Mais tout autour du domaine, les rues de Tocqueville, Séguineau, de Lognac et le passage de la Remonte rappellent l'existence ancienne et les précédents occupants de cette caserne pas comme les autres.

Didier TERS.

Extrait du journal SUD-OUEST de 1985



Mon père dans la cour de l'école de garçons.

Mon arrière – grand – père épouse la « lisseuse » qui repassait ses chemises, il achète un terrain rue Séguineau où il fait construire.

Et c'est ainsi que bien des années plus tard, mon père, Monsieur DAUNIS, fut instituteur à l'Ecole de La Glacière de 1945 à 1973, et que j'y ai fait mes classes,



1951 dans la cour de mon école-Photos NB

Nous arrivions par l'arrière de l'école, traversant le Parc de Castelmézin, petit château où répétaient « les Troubadours », troupe de théâtre créée par **Monsieur SAUTREAU**, professeur de Français au Cours Complémentaire.

Lorsqu'il fonde cette section théâtrale en 1949, il lui donne pour objectif de promouvoir le théâtre et l'éducation populaire en montant et jouant des pièces tirées du répertoire français. Les représentations sont données dans la salle des fêtes de La Glacière et dans les communes voisines.

La cantine et une porte en fer séparaient l'école des filles et l'école des garçons.

De l'autre côté de la rue des Ecoles, était l'école maternelle avec une seule atsem, Marguerite, pour quatre classes (un vrai adjudant !!).



Ecole maternelle, deuxième année scolaire 1948 - 1949 - Le petit cercle rouge, c'est moi !

LES COMMERCES DU QUARTIER

Au coin de la rue des Ecoles et de l'avenue de la Marne : une pharmacie (Monsieur Ferrand), une coiffeuse, un bar – tabac (chez Caco) et Madame Arzille qui vendait des bonbons ! et des fournitures scolaires.

Au coin de la rue de Béarn, un garagiste (Monsieur Sournet) et les Chauvin, marchands de charbon.

J'habitais rue Séguineau, petite rue tranquille où passaient « La Bachelier » avec sa charrette pleine de fruits, légumes, poissons, etc... , le laitier pour lequel on mettait l'argent dans la casserole, sur la marche, la veille au soir, (plus tard c'était la bouteille en verre consignée).

Puis c'est le boulanger (Monsieur Dassé) qui portait le pain en voiture.

LA VIE DU QUARTIER

Les mamans ou mamies se retrouvaient sur le trottoir de la rue Séguineau et prenaient des nouvelles des uns et des autres (au moins trois générations se sont succédées au même endroit).

Les jardins, côté nord de la rue, donnaient sur un ruisseau (propre !) : la Devèze, et Madame Souquet, lavandière, lavait le linge de ses clientes à son lavoir. On la voyait aller et venir avec ses paquets.

D'où la présence de la rue des Lavoirs le long de la Devèze aujourd'hui canalisée.

Peu de maisons, beaucoup de grands jardins, mes grands – parents y ont d'ailleurs élevé des cochons



Photo NB

Le quartier vivait comme un petit village, grâce aux petits commerces, trois épiceries, une mercerie (chez madame Ducasse) et à Mondésir, le long de l'avenue de Mérignac : un cinéma, une grande cave, un café, une pharmacie (Mademoiselle Caillaud), une papeterie – journaux, une pâtisserie (Monsieur Poublanc) et une fleuriste.

Très éloigné du Bourg de MERIGNAC, et sans moyen de transport, le quartier restait un peu isolé. Mon ►

grand – père, adjoint au Maire Benjamin



Photo X

◀ SAUFRIGNON, avait fait installer une cabine téléphonique chez lui, tenue par ma grand – mère. Lui, préparait certains papiers administratifs (fiches d'état civil, certificats de naissance ...) pour

faciliter la vie des habitants.



Photo NB

La construction des nouvelles maisons et d'un supermarché SUMA à la place du parc de chez Joyaux à la fin des années 1960 a fait disparaître les petits commerces et donc la vie familiale du quartier.



SOUVENIRS DE MADAME RABOT ou l'histoire du dernier lavoir de MERIGNAC

Je suis née en 1964 avenue de la Marne où se trouvait encore un lavoir. Je suis allée à l'école Anatole France, puis au Collège.

J'aimais beaucoup la fête foraine qui s'installait en face de chez moi, en Septembre, le long de l'avenue.

Les commerces étaient nombreux le long de la route d'ARES (Avenue de la Marne) :

L'Aquitaine

Le Bar de l'Espérance (au coin de la rue BROSSOLETTE)

Une pharmacie

Une coiffeuse

Un autre bar

Un quincailler

Une boulangerie-pâtisserie

La Maison CHAUVIN qui vendait du charbon

Une boucherie

Une poissonnerie.

En 2017 j'ai décidé de faire réparer le dernier lavoir encore en état, qui est un élément du patrimoine méridional, avec ses laveuses.

Voici son histoire

Il faut d'abord rappeler qu'au début du XIX^{ème} siècle plus de 70% des femmes de la commune travaillaient comme savonneuses ou blanchisseuses du linge des classes aisées de la société bordelaise.

Mon arrière-arrière-grand-père, Monsieur COMPAN, blanchisseur à BRACHET, était propriétaire à l'Allemagne en 1865 ; la propriété comprenait des lavoirs qui figuraient déjà sur un acte notarié de 1828. Il avait une fille, Marie, mon arrière-grand-mère, qui épouse Monsieur RABOT, mon arrière-grand-père.

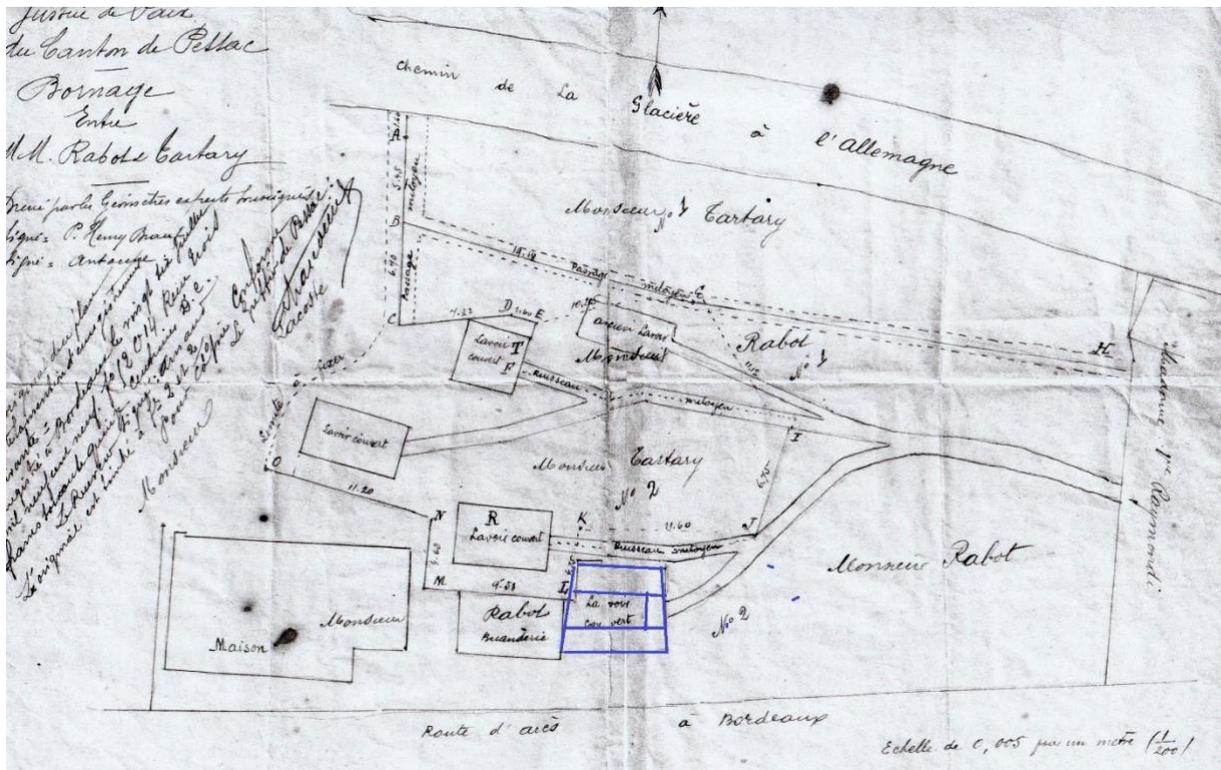
Celui-ci a une cave allées de Tourny, à BORDEAUX. Il achète du vin dans le Médoc, avec une carriole tirée par un cheval. Le soir il récupère du linge sale dans

les hôtels, et le ramène à l'Allemagne. Mon arrière-grand-mère, et d'autres blanchisseuses, lavent ce linge posé sur des planches à laver, en utilisant de la cendre comme savon.



novembre 1910 : Une commande pour la blanchisseuse ...

Ces lavoirs étaient alimentés par des sources, et l'eau des rinçages s'évacuait dans les ruisseaux. Le linge était étendu sur le pré en face du lavoir, puis repassé dans la buanderie. Ensuite, mon arrière-grand-père rapportait le linge dans les hôtels avec la carriole et le cheval.



Sur ce plan de bornage datant de 1909 apparaissent les cinq lavoirs alimentés chacun par une source, dont les eaux s'évacuaient vers BRACHET ; seul le lavoir RABOT existe encore, rénové récemment – Document Madame RABOT



Le lavoir avant sa restauration - Photo GPG 2009 - Photo Rabot 2015



, Le lavoir historique a été remis en état en 2017, avec une charpente et une toiture rénovées. Architecte Monsieur CORDIER, Charpentier Monsieur LAGORCE, avec l'aide de la Fondation du Patrimoine. - Photos RABOT



Leur fils, mon grand-père, est allé à l'école du domaine de Bois-Lucy en face de la maison et du lavoir. ►

Il a participé à la Première Guerre mondiale, et en est revenu « gueule cassée » ; il était miroitier.



Ma grand-mère travaillait à la fabrique de chaussures CHABRAT, à SAINT-AUGUSTIN ; ils ont eu un fils, mon père, devenu sourd à la suite d'une méningite. Mon père a été à la nouvelle école de La Glacière ►

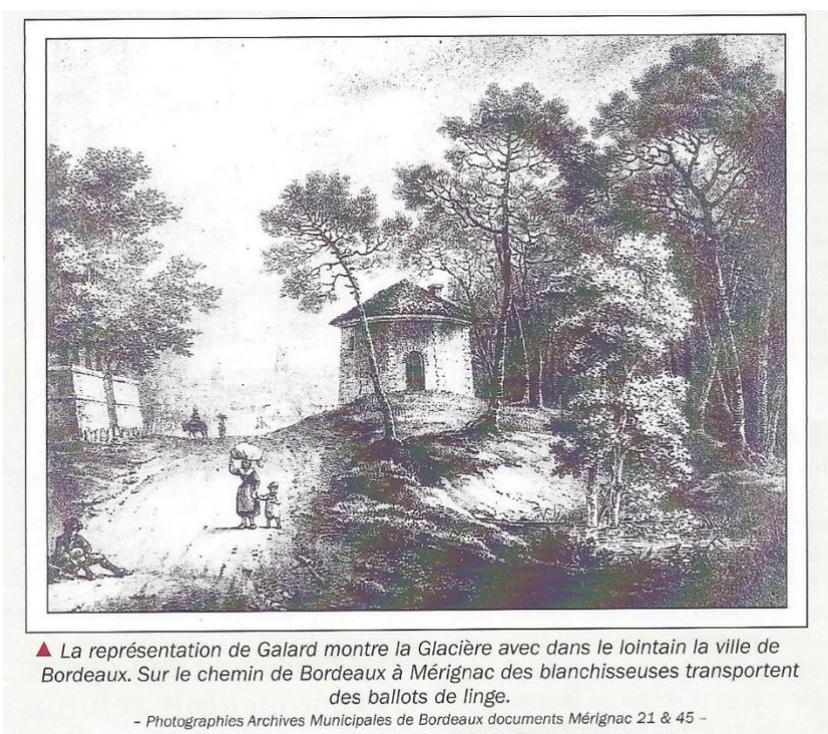


Ma grand-mère et ma maman ont utilisé ce lavoir jusqu'à l'arrivée de la machine à laver en 1975.

*
* *

Ce lavoir reste une des dernières traces de l'histoire des femmes de MERIGNAC aux XIX^{ème} siècle et jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, où la blanchisserie représentait une véritable industrie autour des lavoirs et le long des ruisseaux.

Ces blanchisseuses mérignacaises ont été immortalisées par le peintre et lithographe Gustave de GALARD (1779-1841).



Février 2019



Madame Monique VISMET-TRUILLON

MA JEUNESSE DANS LE QUARTIER DE LA GLACIERE

Je suis née en 1944 rue de Béarn où j'ai vécu jusqu'en 1964.

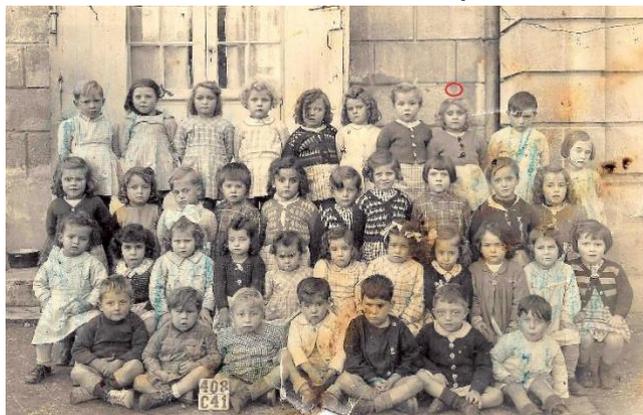
Le nom de cette rue, altéré par l'oubli de son origine, témoigne pourtant de l'histoire du quartier : à l'origine c'était celui de Margaret BREARE, d'origine irlandaise, épouse du Comte de TOCQUEVILLE, propriétaire du château de LOIGNAC dont le domaine couvrait au XIX^{ème} siècle la plus grande partie du territoire de La Glacière.

Prolongement de la rue de Tocqueville, la rue Bréare deviendra par déformation Béare puis ...Béarn !



Le Domaine du Bijou en 1956 – Photo aérienne – Document A.M.M.

Je suis allée à l'école de la Glacière (*j'ai conservé les photos ci-dessous*), et j'ai bien connu le Château de Castelmezin, déjà inhabité, dont le parc, riche en arbres fruitiers, servait de garage



pour des camions citernes.



Mes parents étaient issus de l'immigration italienne des années 1930 ; mon grand-père maternel avait participé avant la guerre de 1940 à la construction de l'arche d'entrée du stade municipal de BORDEAUX inauguré en 1938. Et mes Parents ont donné à leurs enfants des prénoms français, parlant français en famille afin de faciliter l'intégration de tous dans la société qui les avait accueillis.

Notre maison de la rue de Béarn, sans grand confort (il faudra attendre 1960 pour que le tout-à-l'égout soit installé – auparavant les WC étaient au fond du jardin -).

1961- Avec une de mes sœurs, devant notre maison du 29 rue de Béarn. A l'arrière, l'impasse qui conduisait au domaine du Bijou ; au fond, il reste actuellement une partie du mur de la clôture d'origine, le portail et les deux piliers.

(Photo GPG)



Derrière chez nous s'étendait le vaste *domaine du Bijou* appartenant à l'industriel Emile JOYAU qui avait ouvert en 1930 une grande usine d'émaillerie-ferblanterie au Jard

Le nom du Domaine venait du ruisseau qui longeait le chemin du Bijou – devenu avenue du maréchal Galliéni – et qui se jetait dans la Devèze à Mondésir.

La chartreuse du domaine, connue depuis la fin du XIX^{ème} siècle sous le nom de « Ville Margarita » (Photo US-A.M.M.) fut

dépôt de remonte de l'armée américaine en 1918 ; j'ai souvenir que dans le parc, une « folie » accueillait souvent de grandes fêtes intimes entre riches personnes...

Ce domaine disparaîtra à la fin des années soixante, laissant la place à un grand centre commercial.





Plan 1968 WebVille Server – Emplacement du Centre Commercial - Document A.M.M.

A côté de notre maison, rue de Béarn, nous avons une épicerie tenue par une dame dont le mari était policier ; un impasse conduisait contre le domaine du Bijou ; plus loin, au bout de la rue, dans l'avenue de la Marne, près de ce que nous appelions « la jalle » (c'était la Devèze), un des derniers lavoirs de La Glacière (rénové, il existe toujours) et une blanchisserie.

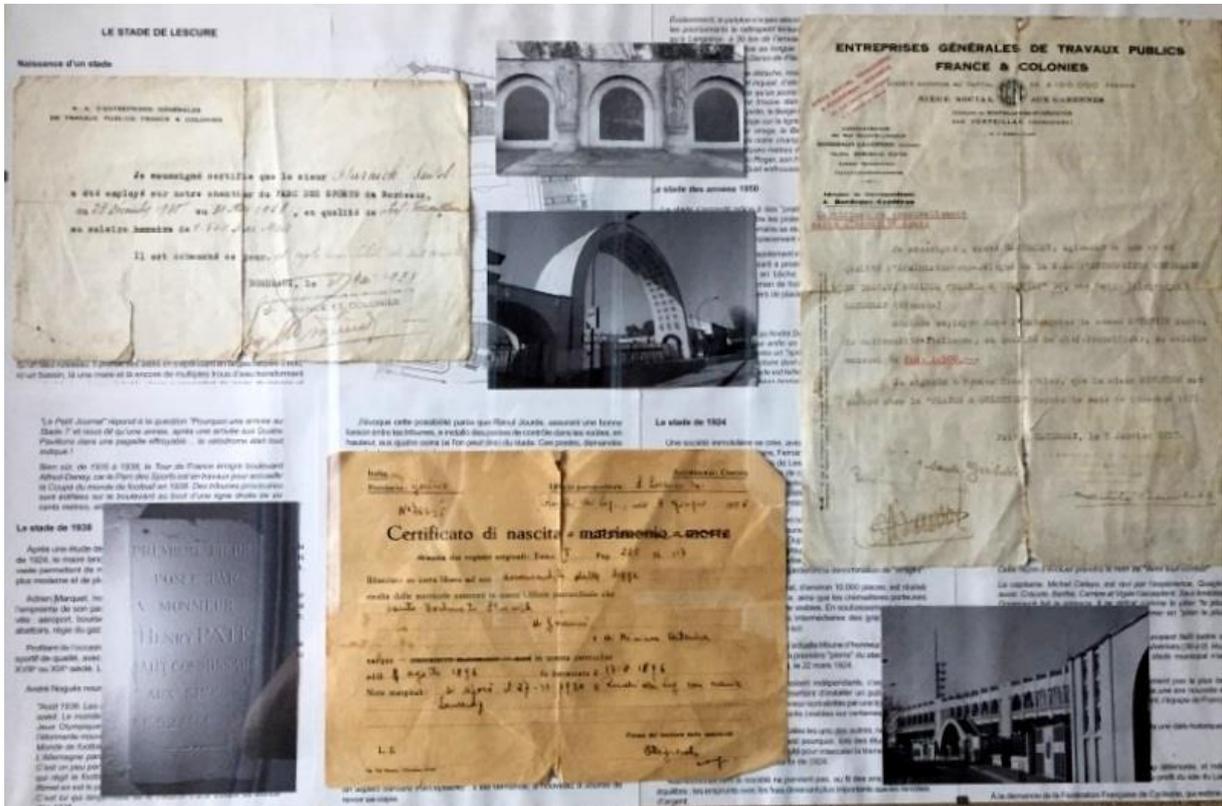
Chaque année, on attendait avec impatience le premier week-end de Septembre : la fête du quartier ; un grand moment, où baraques et manèges offraient une multitude de distractions le long de l'avenue de la Marne.

Le dimanche, nous allions à pied à la messe en l'église de Saint-Augustin par la rue Gayral, l'ancien chemin d'Epernon.

J'ai conservé le souvenir des très bonnes relations de voisinage que nous avons rue de Béarn.

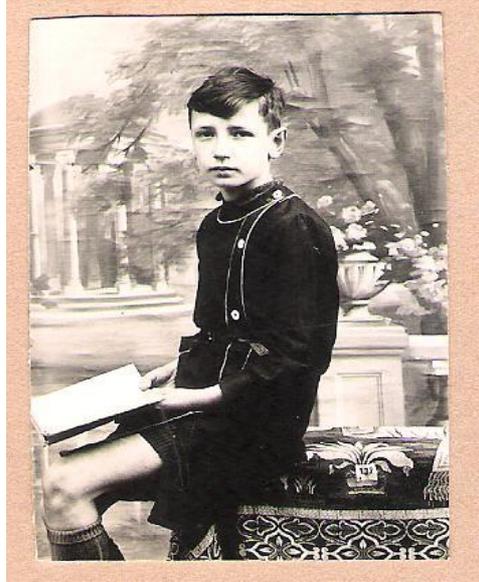
En 1970, je change de quartier : avec ma famille je rejoins les Cottages Montesquieu, en face de Bourranville.

Juillet 2018



Documents attestant les travaux du Parc de Lescure (stade Municipal de BORDEAUX) effectués par mon Grand-Père maternel.

Le Bourdillot d'Yves (de 1932 à 1945)



Yves CASTEX, écolier à LA GLACIERE, en 1942

Il revient à ma mémoire

Des souvenirs familiers

Je revois ma blouse noire

lorsque j'étais écolier

Charles Trénet - 1943

Je confie ici quelques souvenirs de mon enfance au Bourdillot où je suis arrivé en 1932, âgé de quelques mois, **rue Emile Zola** d'abord, **rue Beaumartin** ensuite, et où j'ai vécu jusqu'au 14 août 1957, jour de mon mariage et de mon départ vers le second acte de ma vie, soit 25 ans d'appartenance à ce quartier. Je n'ai pas l'intention de raconter ma vie familiale. De même, bien qu'historien de métier et de passion, je ne retrace pas ici l'histoire du Bourdillot. Je veux uniquement me souvenir des liens qui m'unissaient à mon quartier dont je laisse à des professionnels le soin d'écrire l'histoire. Quel plan cette rédaction suit-elle? Aucun! Nos souvenirs sont-ils classés dans notre cerveau suivant un ordre méthodique d'importance ou de valeur? Pas dans le mien ! Alors, je les livre ici dans l'ordre où ils ont bien voulu se présenter dans cette sorte de pèlerinage de mon enfance, de 1932 à 1945. Après ...!



Plan du BOURDILLOT en 1937 (Archives Municipales de MERIGNAC 377W 1) - Cerclée en blanc, l'Ecole d'Yves à la Glacière; les flèches montrent les rues où a vécu sa famille.

Ces rues de mon quartier que je parcourais toujours à pied et, un peu plus tard, à bicyclette, j'en connaissais toutes les façades des maisons, toutes les grilles, les haies et les portails des jardins; tous les trottoirs aussi, dont mes pieds, par réflexe, savaient éviter les moindres imperfections, même en courant. Ces rues, nos parents ne craignaient pas de nous y envoyer pour *faire des "commissions"*, tout seul bien sûr, car dès sept ans, on est assez grand! Dans ces rues, je m'étonnais de voir passer, toujours à pied, quelques rares femmes allant travailler, alors que ma mère restait à la maison, comme toutes les autres mères; en particulier les sœurs Jourde, employées de l'usine de chaussures Chabrat: ne marchant jamais côte à côte mais l'une à six pas derrière l'autre - par droit d'aînesse sans doute. **Ces rues, c'étaient aussi nos "Centres de Loisirs"** où, en fin d'après-midi ou bien les soirs d'été après le dîner, nous retrouvions copains et copines pour jouer. Si une voiture s'introduisait alors dans notre rue, nous arrêtons nos jeux, par prudence bien sûr, mais aussi par étonnement de la voir ici, rare et inattendue. Bref la rue était à nous. A nous aussi la "*gravière*", prairie plantée de gros arbres sur le bord du ruisseau "**Les Ontines**" où l'on pêchait des têtards dans l'espoir toujours déçu qu'ils deviennent grenouilles. Le sentier qui nous y conduisait longeait sur plusieurs dizaines de mètres une véritable déchèterie libre, un immense amas d'ordures de toutes sortes, du berceau d'osier éventré aux branchages des haies fraîchement taillées, des vieux journaux aux tessons de bouteilles. Seuls des équilibristes ou des gosses intrépides pouvaient franchir le ruisseau sur quelques planches posées sur deux rails de chemin de fer rouillés. Cette frontière passée, nous étions déjà chez nos voisins d'Arlac. Ce sentier, c'est la rue RiAUD maintenant. Alors promenons-nous!

Galerie marchande ... et marchante du Bourdillot

Pages jaunes des commerçants et artisans de 1932 à 1945 (environ)

Je ne fais appel ici qu'à mes souvenirs de l' enfant qui faisait les "*commissions*", souvent tout seul. Je laisse les historiens méridionaux établir d'autres recensements. Il me plairait de me promener avec vous et de vous conduire à l'emplacement des boutiques et des ateliers du quartier.

- Boulangerie :

- M Lasserre avant la guerre livraison à domicile - Sa boulangerie devait se situer avenue du Maréchal Gallieni, au-delà du cours d'Ornano
- Mme Audonnet, rue Sainte-Marie (Jean Barrière) simple dépôt de pain pendant et après la guerre. A la fin de chaque mois, elle me faisait coller sur une feuille récapitulative tous les tickets que les clients devaient donner pour avoir leur ration de pain

- Boucherie :

- Lagarde, rue Paul Doumer
- Garrigue, av. du maréchal Gallieni

- Epicerie

- Crouzille, rue Beaumartin
- l'Aquitaine, angle rues Paul Doumer - Roger Hourquet avant guerre (pharmacie actuelle), puis dans un magasin plus modeste au 51 de la même rue
- Theillet, angle rue Paul Doumer - av. Maréchal Gallieni
- Lafon, av. Maréchal Gallieni
- Audonnet, Rue Sainte-Marie (actuelle rue Jean Barrière)
- De Wever, rue Paul Doumer. Ce n'était pas un magasin mais un labyrinthe
- Lelas, rue du Point d'Interrogation
- Pomerol, av. Maréchal Gallieni
- Larrieu, Angle rue Paul Doumer - rue Maurian

- Laiterie

- Candoumec, angle av. des Eyquems - Av. Maréchal Gallieni -- Je ne pensais pas alors que, 80 ans plus tard, on me garantirait la nationalité française du lait que je boirai.

- Poissonnerie

- Laplace, rue Paul Doumer

- Mercerie

- Mme Rougier, angle rue Paul Doumer - av. Maréchal Gallieni.

- Caves - Vins à emporter

- Chez Clothilde, av. Maréchal Gallieni
- Guinard, rue Louis Berton

- Bars

- Rigal (puis Reynis), angle rue Paul Doumer - rue Sainte-Marie (Jean Barrière)
- chez Gaston, au fond d'un petit parc, angle opposé au précédent
- Bar Charles, angle rue Paul Doumer - rue Château-Thierry
- La Grappe d'Or, angle av. Maréchal Gallieni - Cours d'Ornano

- Jeu de quilles lyonnaises

- Rigal : contre le bar, rue Paul Doumer

- Coiffeurs : 4 salons pour hommes

- nom inconnu, rue Paul Doumer (il y a toujours un salon de coiffure)
- Laplace, "Mon" coiffeur! - angle rue Paul Doumer - av. Maréchal Gallieni.

- Larrieu, angle rue Paul Doumer - rue Maurian
- nom inconnu, rue Georges Leygues

- Bois de chauffage, charbon & combustibles

- Laborie, av. Maréchal Gallieni
- Lestage, rue Roger Hourquet

- Papeterie - Confiserie

- Une habitante de la rue des Trois-Etoiles, chemin de l'école de La Glacière, avait ouvert une modeste papeterie pour des articles essentiels d'écoliers et des confiseries.

- Cycles

- Berton, magasin et atelier : rue Paul Doumer. Je vous reparlerai des Berton.
- De Wever, atelier : rue Paul Doumer
- Gautier, av. Maréchal Gallieni

- Meubles en bois & menuiserie

- Meubles Delmas, rue Sainte-Marie (Jean Barrière)
- Hamel, menuiserie, angle rue Beaumartin - rue Sainte-Marie (Jean Barrière)
- Meubles Sastre; angle rue Roger Hourquet - rue des Trois-Etoiles

- Teinturerie & Nettoyage textiles

- Mandiague, av. Maréchal Galienni

- Garagiste

- Lacoste, av. Maréchal Gallieni (ce garage deviendra un parking locatif)

- Menuiserie métallique - ferronnerie d'art

- Grapin, rue Maurian

- Travaux publics & Bâtiment - Tailleur pierres et marbres

- Sylvain Lacombe, rue Roger Hourquet
- Lombard, rue Louis Pasteur
- Pépériot, garage pour les camions de l'entreprise
- Tailleur de pierres, angle av. des Eyquems - actuelle rue Riaud (autrefois sentier)

Les métiers de la rue

Certes ce n'est pas une spécificité du Bourdillot, mais nous avons "nos" visiteurs, marchands, artisans, employés ambulants. Qui étaient-ils?

- le **boulangier** Lasserre
- Le **laitier** Candoumec dont le cheval semblait bien connaître les stations où il devait s'arrêter pour les livraisons
- La **poissonnière** à bicyclette qui vantait très fort ses « *royans d'Arcachon!* » (chez nous, la sardine est appelée "royan")
- le célèbre "**Tataouine**" poussant sa charrette à bras garnie de légumes et de fruits. Il avait sans doute ramené son sobriquet de la ville de Tataouine, en Tunisie .
- Le « **Gueille, Ferraille, Peaux de lapin!** » achetait à vil prix et jetait dans sa charrette ce qu'il demandait en criant. Rappelons que, dès le lapin tué, sa peau était retournée comme une chaussette et tendue par de petites baguettes tel un cerf-volant pour être pendue et séchée.
- Le fabricant-marchand **d'eau de Javel** et sa petite charrette qu'il poussait
- Les **éboueurs** annonçaient leur arrivée par une cloche fixée sur le toit de la cabine du camion.

- L'été, la **Maison Bernat** livrait des pains de glace (ou des morceaux seulement) aux



rare possesseurs d'une glacière. Cette livraison s'effectuait avec une voiture hippomobile spécialement conçue pour ce transport.

- Le fidèle **facteur** à vélo faisait deux tournées par jour (matin et après-midi).
- « *Chez qui va-t-il?* » se demandait ma mère, inquiète de la présence dans la rue du **télégraphiste** toujours porteur de mauvaises nouvelles.

La santé au Bourdillot

Le cabinet médical du Docteur Féliès, notre médecin de famille, se situait cours d'Ornano. Lorsqu'on sonnait chez lui pour une consultation, on était toujours accueilli par Madame Féliès et son impérieux «*Essuyez bien vos pieds !*»; elle parlait en dame expérimentée car, paraît-il, avant d'être son épouse, elle fut la femme de ménage du médecin. Tout jeune enfant, je ne comprenais pas très bien cette bizarre succession de situations.

Le docteur Féliès m'auscultait toujours en posant son oreille sur ma poitrine recouverte d'une mince serviette - blanche bien sûr, ma mère connaissant les bons usages - son crâne chauve sous mon nez. Avant de se pencher et pour être plus à l'aise, il ôtait son lorgnon-pince-nez-sans-monture et le déposait sur la petite table voisine protégée par une plaque de verre qui ne facilitait pas ses recherches à tâtons pour le retrouver (du verre sur du verre est difficile à voir); je redoutais qu'il ait un jour à me faire une piqûre fessière. Le docteur Féliès était un bon médecin apprécié dans le quartier. Mme Mompert ne jurait que par lui, ce qui était une référence sérieuse.

Ma mère devait ensuite aller à pied à Saint-Augustin acheter les médicaments chez la pharmacienne, Melle Poudensan; il n'y avait pas encore de pharmacie au Bourdillot. Celle-là étant voisine d'une pâtisserie, j'avais droit parfois à un petit gâteau consolateur. Après la guerre, la pharmacie de Mme Laclide s'ouvrit plus près de chez nous, rue Paul Doumer.

La plupart des hospitalisations se faisaient à la Clinique Saint-Augustin que, lorsque j'étais tout jeune enfant, les anciens habitants nommaient la **clinique Moure**; ils disaient aussi que le roi d'Espagne, Alphonse XIII (1886 - 1941), y avait deux chambres réservées. Si ces chambres font peut-être partie de la légende, par contre on connaît très bien Moure, Alexandre XIII et leur relation. L'histoire vaut un petit détour du Bourdillot, d'autant plus que Saint-Augustin, ses commerces, ses tramways, son église, sa clinique avaient des liens quotidiens avec notre quartier. Donc, le professeur Moure (1855 - 1941) était un oto-rhino-laryngologiste bordelais célèbre dans l'Europe entière. Il fonda en 1880 l'Ecole d'Enseignement Libre d'ORL dans des locaux qui deviendront la **clinique Moure** et ensuite la clinique Saint-Augustin. Il était, dans cette spécialité, le médecin du roi d'Espagne qu'il opéra et qui ne manquait pas de le consulter lorsqu'il venait à Bordeaux. Le professeur Moure est, par sa fille, l'ancêtre de la dynastie des Portmann, ORL réputés. Son petit-fils, le professeur Michel Portmann (1924 - 2016),

mon voisin de Sainte-Eulalie - Carbon-Blanc, me racontait que lorsque les deux filles du roi accompagnaient leur père à Bordeaux, sa grand-mère Madame Moure prenait soin d'elles au château "abbaye de Bonlieu". Le régal de ces fillettes était de faire des courses avec Madame Moure ... et surtout de payer, avec de l'argent. A la cour, les infantes ne font jamais de courses et ne paient donc pas; le protocole l'interdit. Faut-il voir dans la **relation Moure - Alexandre XIII** la cause de la présence de nombreuses infirmières religieuses espagnoles dans cette clinique, il y a plusieurs années et que je voyais lors de mon hospitalisation de 1948?

Dr Féniès, Melle Poudensan ... un autre nom revient sans peine à la mémoire dans ce domaine de la santé, lié souvent à celui de la précarité : **Melle Oraison**. Familier, combien de fois venait-il dans les conversations de famille ou de voisinage! Cette femme parcourait le quartier - et bien d'autres sans doute - pour détecter la misère et y porter remède autant que possible. Assistante sociale avant l'heure? Je ne saurais le dire, mais elle en avait la mission et semblait jouir du plus grand respect des habitants.

Le Bourdillot en deuil

Il n'était pas pensable qu'au moins un membre par famille des rues proches n'assiste aux obsèques d'une voisine ou d'un voisin. Toute une demi-journée de deuil lui était traditionnellement consacrée. Tous les participants se réunissaient devant le domicile de la défunte personne dont je n'ai jamais vu la porte d'entrée drapée de noir, notre quartier étant assez modeste. L'attente souvent longue du corbillard donnait l'occasion de bavardages sur la vie du défunt, sur le rappel d'autres décès dans sa famille; bref, le mot "*Sauvenir*" que l'on voit souvent sur les tombes commençait ici à prendre tout son sens. Enfin! voilà le corbillard tiré par un seul cheval et simplement orné de draperies noires frangées d'argent. Toujours, trois ou quatre couronnes ou bouquets témoignaient de la compassion et de la générosité des voisins, presque toujours sollicités par Madame Mompert qui me semble avoir été la titulaire-spécialiste de ce type de collecte. Alors, le cercueil mis en place, une longue procession se mettait en route **vers l'église St-Augustin** pour une marche d'environ vingt minutes par les rues Beaumartin, Sainte-Marie, Paul Doumer, Emile Combes, Jenny Lepreux. Entrés dans la nef de l'église, hommes et femmes étaient séparés par le maître de cérémonie, les uns à droite, les autres à gauche. L'office religieux terminé, la procession, précédée cette fois du prêtre et de deux enfants de chœur en soutanes noires sous les surplis blancs, s'acheminait, pendant quarante-cinq minutes au moins, vers le cimetière en suivant les voies Jenny Lepreux, Ornano, la Marne, et enfin Edmond Rostand où s'ouvrait **l'unique porte du cimetière de Mérignac**. Au passage du convoi funèbre, les piétons du trottoir s'immobilisaient dans un bref et anonyme recueillement, les femmes se signant, les hommes ôtant leur casquette. Puis tous assistaient à l'inhumation et au rituel des condoléances. Enfin chacun revenait à la maison par le même chemin; l'hiver, la nuit était déjà là. Alors Mme Mompert pouvait ranger dans son garage l'imperméable que, par précaution et quels que soient la saison ou le temps, elle réservait aux obsèques, «*parce qu'on ne savait pas de quoi il était mort*».

Vous remarquerez que j'ai mesuré le temps et non pas la longueur du chemin. Lorsque les déplacements ne se font qu'à pied, l'unité de distance n'est pas le mètre, c'est la minute. Plus de deux heures de marche cet après-midi-là! Vous avez dit "jogging"? Que veut dire ce mot?

Notre maison

Vous n'auriez pas trouvé une goutte de vin dans notre chai, seulement quelques rares grains de raisin sur la treille de la propriété que nous n'avions pas. En effet, **rue Beaumartin**, nous étions les locataires de Monsieur Dufour qui, le premier jour ouvrable de chaque mois, venait à bicyclette de la rue de Kater à Bordeaux pour encaisser le loyer. J'espère que ce n'était pas pour adoucir cet encaissement qu'il m'offrait parfois une mince barre de chocolat "Tobler". A propos de "propriété" je me souviens des

discussions de mes parents sur cette fameuse "loi Loucheur" qui permettait une accession sans doute assez facile à ce titre hiérarchique de "propriétaire". «*Regarde les jolies maisons de la rue Paul Doumer, c'est avec la loi Loucheur qu'ils les ont eues! On pourrait essayer*». L'essai n'eut jamais lieu: «*Et puis nous avons la maison de La Brède*». La "Loi Loucheur" (13 juillet 1928, j'ai vérifié) est sans doute la première expression législative que j'eus l'occasion d'entendre vers l'âge de cinq ou six ans. Etaient-ce les prémices d'une grande foi en la démocratie?

Excusez cette digression! Donc, le chai c'est cette sorte de petit hangar clos attenant à la maison dans lequel on rangeait le vélo de mon père, mon tricycle, mon auto à pédales, les outils de jardin, les bouteilles vides entassées avec précaution. Il servait surtout d'atelier à mon père, bricoleur soigneux (je n'ai jamais vu un artisan à la maison). Il devint aussi la cabine de douche où pendait le réservoir en zinc muni de sa pomme d'arrosage et du système permettant, en tirant une ficelle, de libérer l'eau tiède reçue dans un tub en zinc également. Je préférais **les Bains-Douches de la rue Georges Leygues**, même si «*Vingt minutes suffisent pour une douche, déshabillage et habillage compris*». prévenait une affichette placée au-dessus de la caisse.

Plusieurs maisons du Bourdillot portaient un nom de "baptême" ("*Villa Eglantine*", "*Chez Nous*", "*Ça m'suffit*", "*Sans souci*", "*Do Mi Si La Do Ré*"...), comme les villas d'Arcachon, ce qui leur conférait un rang social que la nôtre n'avait pas. Pendant les dix premières années de ma vie au Bourdillot, je n'ai pas connu l'eau courante de la ville. Nous n'utilisions que celle du puits du jardin qui, l'été, servait aussi de réfrigérateur : il suffisait de descendre dans un seau, au ras de l'eau, les denrées que l'on voulait rafraîchir. Vous dites : «*Et le tout-à-l'égout?*»; que veut dire ce mot? Les eaux "usées" recueillies dans une bassine servaient à l'arrosage du jardin. Quant au caniveau devant chez nous, il n'était qu'une rigole herbeuse sillonnant le bord de la chaussée. Notre voisin avait stabilisé la sienne par un alignement de petits pavés juxtaposés. Il appartenait à chaque propriétaire le soin d'aménager le trottoir devant sa façade. Les eaux usées et sales stagnaient longtemps dans les rigoles de notre quartier qui, pendant de rigoureux hivers, devenaient de longues et étroites patinoires offrant bien du plaisir aux jeunes garçons.

Les découvertes d'Yves au Bourdillot

Le piano. Les Mompert habitaient 10 rue Beaumartin, presque en face de chez nous. Jolie maison dans laquelle ils durent, dès 1940, héberger un officier allemand au titre de la réquisition. Non seulement ils possédaient une automobile et le téléphone, mais ils avaient un piano! Auto, téléphone, piano : trois signes majeurs du rang social de Monsieur Maurice Mompert , "fondé de pouvoir" des Ets. Henry, négociants en vins à Mondésir. Rarissime famille du Bourdillot à réunir ces trois privilèges. **Un piano ! Mon rêve d'enfant!** Le son m'en parvenait lorsque Mauricette en jouait. Combien j'aurais aimé la rejoindre. Mais je restais dans notre jardin, sans doute plus séduit par le son de l'instrument que par l'interprétation de l'instrumentiste ! Mais c'était un piano !... Peut-être, un jour ? ...

L'analphabétisme. J'avais 10 ou 11 ans lorsque je l'ai découvert. Les cartes d'alimentation ou de vêtements, en carton léger, étaient établies par la Mairie et remises à la "vieille église" du bourg servant d'annexe. Mais le feuillet interne renouvelable était délivré chaque mois dans un local plus proche : pour nous, c'était une classe de l'école d'Arlac. L'enfant pouvait être chargé de cette formalité familiale, comme je le fus un certain mois. Vint le tour de la dame qui me précédait dans la file d'attente. L'employée lui remet le feuillet intercalaire et lui demande de signer le registre. La dame répond alors : « **Je ne sais pas écrire ni signer** ». A 10 ans, je découvrais que certains adultes ne savent pas écrire. Presque quatre-vingts ans plus tard cette scène et cette phrase ne se sont jamais effacées de mes souvenirs du Bourdillot.

Une institutrice mange aussi. J'attendais mon tour chez Madame Audonnet, l'épicière de la rue Sainte-Marie, lorsque, devant moi, une institutrice de l'école de filles achète, contre tickets bien sûr, sa ration de pain et de sucre. Quelle révélation! Un enfant peut-il imaginer qu'une maîtresse d'école mange comme les autres? Pour lui, une maîtresse d'école est une identité abstraite, qui fait la classe, c'est tout. Il ne l'imagine pas en train de cuisiner, manger, dormir ou acheter du pain et du sucre; J'ai changé d'idée depuis!



Carte d'alimentation d'Yves - Catégorie J3

Quelques figures typiques de notre rue Beaumartin

Je m'étonnais et m'amusais que **Louise B.** petite femme d'un volume assez généreux et de l'âge de mes grands-parents soit administrativement qualifiée de "Mademoiselle", mot qu'aucun voisin n'employait pour la nommer. Elle était veilleuse de nuit à l'hôpital du Tondu, plus précisément au "Pavillon des Incurables". Cette dénomination gravée sur une plaque de marbre blanc à l'entrée du pavillon ne devait pas encourager la personne qui allait en devenir pensionnaire. Chaque soir vers 18 heures, Louise partait pour son travail, son grand cabas noir à la main, d'un pas lent - il fallait bien tenir pendant 45 minutes - un peu voutée. On pouvait remarquer que le bas de ses vêtements ne respectait pas une parfaite horizontalité; le dos - de haute couture sans doute - s'élevait vers le genou, tandis que le devant - donc de basse couture - frôlait presque les chaussures. Chaque fois que je la rencontrais, elle m'embrassait, mais quelques poils moustachiers et barbiers limitaient les brèves bises. Elle devait être en froid avec son percepteur qui semblait l'accabler d'impôts. Combien de fois s'en confiait-elle à mon père qui, la saison venue, l'aidait à établir ses déclarations fiscales.

Je crois que j'ai vu **Madame Estelle Mompert** plus souvent en sabots qu'en souliers (sauf pour les enterrements). Bien qu'elle soit assez "bourgeoise", elle en devait sans doute l'usage à son origine périgourdine. Tous les jours, après le repas de midi, elle allait, passant devant chez nous, rendre visite à notre voisine Madame Morera. Même si l'on ne la voyait pas, le claquement de ses sabots sur la route nous avertissait « *Tiens! Madame Mompert va voir Madame Morera* ». Elle avait des principes diététiques qui étonnaient et offusquaient ma mère, tel celui-ci qui me reste en mémoire : « *Je ne veux pas passer pour préparer un plat plus de temps qu'il n'en faut pour le manger!* ». Heureusement ma mère cuisinait comme sa mère, qui elle-même cuisinait ... etc.

Je n'avais vu cela que chez quelques vieux bonshommes de La Brède, le pays de mes racines et celui de mes vacances d'enfant. Mais ici, au Bourdillot, ô surprise! **Madame Rivaud** prise! Oui, vous avez bien lu : Madame Rivaud prise, et ne s'en cache pas. Tout en vous parlant, elle saisit sa tabatière - jolie, ma foi - dans la poche ventrale de son tablier de cuisine et se farcit chaque narine d'une pincée de

tabac qu'elle enfonce de son pouce droit. Pourquoi ma mère disait-elle, après l'avoir rencontrée, «*Je ne mangerais pas de sa cuisine*» ?

Les Cazenave - on ne disait jamais Monsieur et Madame Cazenave - fâchés avec tous leurs proches voisins, ne parlaient à personne; je ne les ai jamais rencontrés dans un magasin ni à la fête du quartier. Ils étaient mystérieux mais très curieux aussi. Lorsque notre sonnette retentissait dans notre jardin, "**la Cazenave**" apparaissait instantanément dans le sien, feignant d'arracher une mauvaise herbe, pour savoir qui nous rendait visite. "**Cazenave**", le mari, avait une spécialité: dès que le cheval d'un marchand ambulancier était passé, il se précipitait avec sa pelle et son petit balai pour ramasser l'éventuel crottin. Les plantes adorent le crottin.

J'ai connu l'exode tout au début de la guerre. Pas le mien, mais celui de la **famille Heuter**, les réfugiés d'Alsace, famille bien sympathique dont les deux filles de notre âge sont tout de suite devenues nos copines - immense, naturelle et immédiate capacité d'adaptation des enfants. Au mot "migrants" que je trouve faux et insultant, je préfère le mot "réfugiés" qui traduit une malheureuse réalité; les réfugiés cherchent un refuge, un abri pour fuir un danger réel. Les Heuter étaient donc des réfugiés et l'abri la rue Beaumartin.

Incontournable Saint-Augustin

Dans ma citoyenneté méridionale, je privilégie deux quartiers où je me suis "fait", parce qu'ils ont sûrement contribué à ce que je sois ce que je suis: **le quartier du Bourdillot et le quartier de La Glacière**. Le premier est celui de ma formation familiale, le second celui de ma formation scolaire, les deux ensemble ceux de ma formation intellectuelle et sociale. Je vous avoue que je suis toujours, à 86 ans, en formation continue (merci de ne pas le répéter). Mais ceci n'exclut pas d'autres quartiers qui comptent beaucoup dans les vingt-cinq premières années de ma vie. Le quartier de Saint-Augustin - bien que bordelais - est de ceux-là. Il n'y avait pas un seul habitant du Bourdillot qui puisse en ignorer sa clinique, son église, sa paroisse, son patronage (pour quelques enfants), ses commerçants, ses deux tramways.

Les commerçants? En premier lieu la pharmacie de Melle Poudensan, la plus proche avant que soit ouverte celle du Bourdillot. Le dentiste M. Fageoles, celui qui me menaçait de m'envoyer à l'hôpital si je bougeais. La cordonnerie de M. Peys, d'ailleurs domicilié au Bourdillot. Les Ets. Bayard, nombreux produits comestibles; mais fidèle aux commerçants du Bourdillot, ma mère n'y achetait rien. La remailleuse de bas. La jolie librairie-papeterie. Une célèbre pâtisserie à laquelle succédera la pâtisserie Celer. Le café au comptoir duquel Mme Delaux vendait aussi les billets "Gueules cassées" de la Loterie Nationale.



Pour aller au centre de Bordeaux, il nous fallait prendre l'un des deux tramways. Le "**12**" (Saint-Augustin - Place Bourgogne), le plus fréquenté avec sa motrice et sa remorque, le tramway de l'hôpital Pellegrin, du Parc des Sports, de la rue Ste-Catherine, de **mon Collège Moderne de la 6ème à la Terminale, de la Faculté de Lettres** (actuel Musée d'Aquitaine), celui du Marché Neuf le lundi et de la Gondole sur la Garonne. Inoubliable jour, ce vendredi 9 mars 1945, où rentrant du collège via Saint-Augustin, **j'apprends en chemin que j'ai un petit frère, Christian; j'avais alors 13 ans.**

◀ Le petit frère Christian

Je prenais moins souvent le "**13**" (Saint-Augustin - Place Richelieu, actuelle Jean-Jaurès), avec sa seule motrice, ligne plus "chic" de Gambetta, du cours de l'Intendance, des allées de Tourny, du Grand-

Théâtre. Mais heureusement aussi celle de la foire aux plaisirs des Quinconces où *St-Antoine et son Cochon* et le manège "*Les Vagues de l'Océan*" m'enchantaient. Ou bien aussi la ligne de la Foire Internationale, toujours sur les Quinconces, dans laquelle je me régalaïs du *Bouillon KUB* fabriqué sous mes yeux et qui, encore aujourd'hui, reste pour moi le "*bouillon de la Foire*".



Le tram 13 vers Saint-Augustin (second plan)

La Glacière : mon second quartier

Si le Bourdillot était ma "patrie", je veux dire le pays choisi par mon père, La Glacière fut et reste le quartier qui m'offrit *son* école, *ma* première école. On comprendra, j'espère, cet attachement à son école chez un homme profondément convaincu que l'éducation et la culture sont deux chemins essentiels vers la liberté de l'Homme.

Les enfants du Bourdillot fréquentaient l'école maternelle et l'école primaire de La Glacière, à l'exception de quelques dissidents (avenue des Eyquems, Jolibois) qui, par la rue de la Fontaine d'Arlac allaient à l'école d'Arlac, ce en quoi nous pensons qu'ils avaient tort, la nôtre étant meilleure! Notons que les écoles portaient alors le nom du quartier; elles n'étaient pas baptisées comme aujourd'hui du nom d'une personnalité célèbre.

C'est ma voisine Mauricette Mompert qui, de sept ans mon aînée, m'amenait à l'école maternelle dirigée par Melle Dupré. Quatre ans plus tard, à mon tour, je serai le tuteur itinérant de ma sœur Gisèle. Je regrette de n'avoir jamais été le guide-itinérant de notre presque-sœur Christiane qui, après



avoir commencé sa vie chez nous, nous quitta à six ans alors que j'en avais douze et allais au Collège. J'ai toujours une photo de fête de fin d'année de notre école maternelle où les couples - un garçon, une fille - posent sous de petits arceaux de fleurs de papier-crêpon rose.

1938 Ecole maternelle - Yves est en haut, le premier à gauche

1938: Yves, tu as 6 ans! Finie l'école maternelle! Finie la mixité! Fini le tutorat de Mauricette, maintenant, tu es grand, tu vas à la grande école tout seul! J'intègre l'école primaire de garçons séparée de l'école de filles par la belle salle des fêtes. Mon école est alors dirigée par Monsieur Constantin qui dirige aussi le Cours Complémentaire (ancêtre du Collège), hébergé dans le château voisin "Castelmézin", aujourd'hui disparu. La gentille Madame Delmas est ma première institutrice.

Mais cela ne va durer que deux ans. **En 1940, les Allemands réquisitionnent notre école qui**



Les appartements de la "vieille" école de La Glacière

devient une caserne. Il faut évacuer les classes qui sont installées dans la vieille école désaffectée qui se trouve de l'autre côté de la rue en prolongement de l'école maternelle et des appartements de fonction (elle occupait l'emplacement de l'actuelle salle de Gymnastique). Il faut aussi déménager le directeur, M. Constantin, chassé de son appartement. Il habitera désormais en face, à côté de l'appartement de Melle Dupré. Et nous, élèves, nous sommes ses déménageurs, avec seulement nos jambes et nos bras. C'est une file de garçons portant l'un de la vaisselle, l'autre des draps, le troisième des ustensiles, le suivant des outils. Puis la file revient à vide chercher d'autres objets. Nous devons ressembler à ces files de fourmis allant emmagasiner des provisions dans leur nid et retournant en file inverse et parallèle vers le point de départ. Nous fûmes récompensés par une distribution exceptionnelle et généreuse de biscuits caséinés (dits aussi "biscuits vitaminés"), ceux que l'on distribuait dans les écoles pour pallier les restrictions alimentaires.

C'est dans la cour de cette vieille école, devant la fenêtre de la classe de Monsieur Soubiran (Fin d'études) que, le lundi 13 octobre 1941, tous les garçons furent réunis, debout, pour écouter en direct le message que leur adressait le Maréchal Pétain.

C'est aussi dans cette école ressuscitée qu'un matin de juin 1942, j'ai vu arriver en classe de CM1 un copain du Bourdillot portant une étoile jaune sur sa blouse grise, à gauche de la poitrine ... Quelques jours après, il fut absent, définitivement absent.



Ma classe de CM2 autour de son jeune maître Monsieur MARSADIE

On me permettra de rendre hommage ici à mon maître de CM2, Monsieur Marsadié, qui me fit passer le DEPP (Diplôme d'études Primaire Préparatoire) permettant d'entrer en 6ème. Plus tard, sur ses conseils, je devins professeur. Lorsqu'il fut nommé à La Glacière, il venait tout juste de sortir de la dernière promotion de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Saint-André-de-Cubzac où elle se situait depuis 1910. **Pétain ferma les Ecoles normales pendant quatre ans. Elles rouvrirent en 1945, celle des garçons au château de Bourran.**

Samedi, c'est la fête du Bourdillot!

Nous, les enfants, nous étions impatients de la voir arriver. Mais dès ce mardi après-midi, en rentrant de l'école, nous savions que «*C'est pour samedi!*». Déjà, il est difficile sinon impossible de marcher sur le trottoir côté pair de la rue Paul Doumer où s'entassent, chacun à sa place déterminée, les éléments des baraques foraines dont certaines ont déjà pris forme. C'est là, de la rue Roger Hourquet à la rue de l'Industrie, que se tiendra **pendant trois jours la fête foraine annuelle du Bourdillot**. Enfin! le samedi soir, à 20 heures, un coup de canon nous invite à venir car la fête commence. «*Vite! Maman, on va être en retard!*». Ce chantier de planches, de ferrailles, de coups de marteaux, de jurons, de toiles traînant par terre, de caisses mystérieuses, a laissé sa place à des stands colorés éclairés de guirlandes d'ampoules lumineuses multicolores, aux pans de velours drapés, à la grande roue de loterie ceinturée de pointes qui, en tournant, crient comme une crécelle, au parfum des gaufres, des beignets et des nougats, au tir des carabines inoffensives, aux boîtes de conserves entassées par six qu'on renverse à la balle, aux invitations des forains qui nous assurent qu'à tous les coups l'on gagne, aux poupées à longs cils vêtues de satin brillant et aux dinettes pour les filles, aux camions de pompiers et aux habits de Zorro pour les garçons, aux vrais carillons qui feraient si bien dans la maison, aux balançoires et autos-tamponnantes. Et surtout, surtout ! à ce grand carrousel dont la musique envoûtante et aimantée attire tous les enfants. Les yeux émerveillés, Yves n'est plus au Bourdillot. Il est ailleurs. Où? C'est ça l'ivresse?



Fête au BOURDILLOT, après la Guerre de 1939-1945

Ah ! quel beau carrousel que celui de Monsieur Angelbi - un habitant du quartier. Plus beau encore que ceux des Quinconces! Ce grand manège occupe tout le carrefour des rues Paul Doumer et Maréchal Gallieni, frôlant presque les clôtures des quatre angles de ces rues. J'entends encore **la musique de son orgue merveilleux**. Je préférerais m'asseoir dans la barque surmontée d'un dais de velours et qui se balançait "vaguement" quand tournait le manège. A chaque tour j'admirais l'orgue et ses deux petits personnages de bois peint frappant d'un marteau la cloche qu'ils tenaient dans l'autre main. J'ouvre une parenthèse ici: au cours de l'année 2002, grand moment de bonheur pour moi, j'ai eu l'occasion de rencontrer M. Angelbi, chez lui, à Mérignac. Nous avons évoqué cette fête du Bourdillot. Alors, il m'a fait entrer dans une pièce; l'orgue m'y attendait et s'est remis à jouer de nouveau, pour moi seul. Fermons la parenthèse! Cette première journée de fête se terminait par un bal au cours duquel était élue la **nouvelle Reine du quartier**. Les visiteurs la montraient discrètement du doigt, honorant la fête de sa présence «*C'est elle, c'est la Reine!*» Ce bâtiment éphémère de bois accueillant le bal était monté à l'angle des rues Paul Doumer et de l'Industrie.

Le dimanche matin était consacré à **la course cycliste** et l'après-midi à une nouvelle visite de la fête foraine, avec l'espoir cette fois de manger un beignet; «*Non! Je t'en ferai à la maison*», infertile promesse. Mais il ne faut pas rester trop tard, car on revient en classe demain lundi.

Ah! le lundi! Lorsqu'on est déjà un grand écolier, je crains que les leçons du lundi après-midi n'aient été troublées dans ma tête par l'idée de ce qui m'attendait au Bourdillot à la sortie.



Cinq heures et demi! Nouveau coup de canon annonçant la reprise de la fête. Fi du carrousel, des loteries et des nougats; c'est bon pour les petits. **Vite ! Aux jeux!** Courses en sac, en trottinette, à l'œuf cru sur une cuillère tenue à la bouche, les mains dans le dos. Pots de terre alignés suspendus à une corde et qu'il faut casser avec un long bâton pour obtenir l'objet caché dans la farine. **Mât de Cocagne** pour les grands qui ne craignent pas de "s'engraisser" pour décrocher là-haut un kilo de sucre: le jambon se décroche plus difficilement. Et bien d'autres jeux que j'oublie. Mais déjà, de la salle de bal nous parviennent les voix des candidats du **radio-crochet**. On y court! Surprise de découvrir le talent ignoré de la fille des voisins! Crochetage éliminatoire, malgré son beau veston, de ce prétentieux concurrent qui se voyait déjà invité par la station Bordeaux-Lafayette. 8 heures! Le repas est vite pris, car ce n'est pas fini. A peine la nuit est-elle tombée que toutes les familles sont sur le trottoir, devant leur maison, attendant le passage de **la retraite aux flambeaux**. Un cri : la voilà! au bout de la rue Beaumartin. Elle passe devant nous, **batterie-fanfare du Bourdillot** en tête, suivie des lampions multicolores balancés au bout de longues perches, sortes d'accordéons de papier dans lesquels tremblote la flamme d'une bougie. Alors, à notre tour, nous prenons la queue de cette laïque et joyeuse procession qui nous conduit rue Château-Thierry au bout de laquelle a lieu le feu d'artifice dont chaque tir soulève ovations et applaudissements. Au ciel éclate le bouquet final. On quitte le pré Le bal continue. Le manège, interrompu pendant le feu d'artifice, s'est remis à tourner. Il faut rentrer à la maison. C'est fini!

Le mardi soir, en revenant de l'école, on ne voyait dans la rue Paul Doumer que le squelette décharné de la fête du Bourdillot.

S'il n'était qu'un seul saint que les habitants du Bourdillot - croyants ou non - ne manquaient pas de fêter, c'était bien Jean. En cette fin de journée du 24 juin, j'ai hâte que le souper se termine. C'est le **Feu de la Saint-Jean**. Fête traditionnelle et ancestrale dont personne sans doute ne connaît l'origine et le symbole. On s'en fout! Mais ce dont on ne se fout pas, c'est d'être présent, au carrefour de la rue

Paul Doumer et de l'avenue Maréchal Gallieni, à l'allumage du grand bûcher préparé quelques heures avant et autour duquel les habitants, arrivant calmement, forment un immense cercle. Il fait presque nuit. Trois hommes, à l'aide d'allumettes géantes faites d'un chiffon enroulé au bout d'un bâton et imprégné d'essence enflammée, mettent le feu à la base du bûcher qui s'embrase. Applaudissements pour la réussite! Farandoles et rondes chantées entourent les flammes plus hautes que les maisons voisines. Puis peu à peu elles diminuent et s'éteignent. Le bois est maintenant devenu braise. Et c'est le tour de quelques jeunes hommes intrépides qui, sous les hurras du public ou les cris effrayés de quelques femmes, prennent leur élan - l'un derrière l'autre dans le même sens - et franchissent d'un saut le brasier. On sautera jusqu'à la cendre venue. Bon ! Au lit maintenant! Yves, tu as école demain !

Ce soir, cinéma! à Mondésir ou en plein air?

Curieusement, c'est surtout pendant la guerre que je suis allé le plus souvent **au cinéma de Mondésir, 340 avenue d'Arès**, alors situé à l'emplacement actuel de l'A.N.P.E. Il faut noter que, malgré une censure très sévère, certains films produits dans cette période restent encore aujourd'hui des chefs-d'œuvre du cinéma français - je pense au film "*Les Visiteurs du soir*". Quel plaisir d'aller au cinéma avec mes parents! D'abord, il fallait «*s'habiller*», ce qui ne veut pas dire qu'à la maison nous étions des nudistes. Non! tout simplement nous devions mettre les vêtements du dimanche, ceux des cérémonies qu'il fallait enlever dès que nous rentrions chez nous, obéissant à l'injonction maternelle «*Mets-toi en tous les jours!*».



On s'habille pour sortir

C'était loin le cinéma, peu importe; nous n'avions pas d'autres spectacles. Comme si nous avions loué nos places, nous prenions toujours les mêmes, il suffisait d'arriver toujours à la même heure. Et l'on retrouve les mêmes habitués.

- *Tiens! les Dubois ne sont pas là ce soir. Quelqu'un doit être malade chez eux.*

- *Regarde! Tu les connais ceux-là? D'où sortent-ils?*

- *En voilà qui prennent les places des Moreau. Ils ne vont pas être contents, les Moreau.*

De tels propos étaient familiers. De même n'étaient pas rares les retards de projection; alors le public impatient frappait des pieds de plus en plus fort. Souvent, des pannes d'électricité interrompaient le film et le projectionniste muni de sa lampe à pile Wonder venait dans la salle calmer les spectateurs. Il arrivait que le film s'arrête définitivement et que nous rentrions chez nous sans en avoir vu la fin.

Lorsqu'on a neuf ans, la fatigue aidant, le retour à la maison, la nuit, est moins stimulant, moins agréable que l'aller. Mondésir - Bourdillot : qu'elle est longue cette avenue du Maréchal Gallieni !

Je me souviens aussi, mais c'était avant la guerre, d'être allé au **cinéma en plein air, l'été**, sur une prairie située rue Maurian, au bout de la rue Emile Zola. L'après-midi, le projectionniste installait l'écran, l'appareil, les bancs, simples planches sur de petits tréteaux. Mais il fallait attendre la nuit pour commencer la séance. Le même pré accueillait également de petits cirques ambulants, dont tous les artistes étaient les membres de la même famille.

Culture Vélo Mérignac

Les trois mots de cette enseigne d'un établissement spécialisé traduisent parfaitement la relation qu'enfant du Bourdillot j'entretenais avec le vélo entre 1932 et 1945. Je devrais dire plus exactement que *nous* entretenions tous avec le vélo.

Je crois bien que dans toute la rue Beaumartin, Monsieur Mompert était le seul à posséder une voiture particulière (une Citroën-Rosalie d'abord puis une Citroën-Traction-avant). Monsieur Hamel possédait un véhicule utilitaire pour sa menuiserie. Tous les autres habitants se déplaçaient à pied ou à vélo dans le quartier et bien au delà. Le vélo appartenait bien à notre culture.

Vers l'âge de 4 ans, le père Noël m'offrit **un tricycle et, un peu plus tard un vrai petit vélo** auquel très vite on enleva les stabilisateurs. Mais je n'avais que le jardin pour vélodrome.



Tiens! Ce mot me rappelle que l'actuel Stade Chaban-Delmas fut au début un "*stade-vélodrome*" où, accompagnant mon oncle Jean, j'assistais assez souvent à des courses sur piste, y compris des courses de vélos derrière moto. Puis j'eus un vélo plus grand et dès lors la rue me fut ouverte, la nôtre et les autres. Dans la nôtre, rue Beaumartin, demeurait la famille Villadary dont

plusieurs fils, ados et jeunes adultes, étaient adeptes et champions de polo-vélo, ce vélo à pignon fixe permettant de s'arrêter en cessant de pédaler. Autre indice de cette "culture du vélo", notre quartier avait trois ateliers-magasins (réparation et vente) de bicyclettes : Berton et De Wever, tous les deux rue Paul Doumer et Gautier, av. du Maréchal Gallieni. Parce qu'il fut le premier à y habiter, Louis Berton donna son nom à la rue où il créa son atelier-magasin de cycles qu'il transféra ensuite rue Paul Doumer. Parlons un peu maintenant de son **fils, René Berton (1924 - 2006)**, un nom célèbre dans le Bourdillot certes, mais beaucoup plus loin encore. Coureur cycliste au brillant palmarès, il comptait parmi les grands champions français. Madame Berton, son épouse, habite toujours rue Louis Berton. Nous avons bavardé récemment au téléphone. Plaisir partagé.

Si, comme pour tout enfant, le vélo fut un beau jouet, il fut aussi un indispensable moyen de locomotion. Pendant la guerre, manquant de combustibles, mon père m'amenait à bicyclette dans la forêt de Beaudésert couper du bois mort que nous rapportions dans une remorque pour le chauffage. C'est loin Beaudésert et le chemin était deux fois plus long pour moi que pour lui car je faisais deux tours de pédalier pendant qu'il n'en faisait qu'un avec son grand vélo.

Une pensée triste et respectueuse pour eux

2018 : je conserve dans ma cinémathèque sentimentale deux courts-métrages inaltérables.

- Chaque matin, solitaire, cartable à la main, il remonte la rue Sainte-Marie (Jean Barrière). Il doit avoir deux ans de plus que moi et fréquente le Cours Complémentaire. De la rue Beaumartin, je m'engage avec mes copains sur le même chemin de l'école de La Glacière. Mais ce matin de juin 1942, sur le côté gauche de sa chemise, à l'emplacement du cœur, on a cousu une **étoile jaune**. Une étoile visible de loin, telle la pince fixée à l'oreille du bétail des alpages pour le reconnaître. Ô combien il devait souffrir de cette présence sur son cœur! Un cœur pourtant semblable au mien.

- «*On ne les voit plus. Tout est fermé chez eux*». En ce début de l'année 1944, ce bruit se propage, un peu mystérieusement, dans le voisinage. Cette maison fermée du quartier voisin, c'est celle de la **famille Torrès**. On saura plus tard dans quel lieu sinistre le père, la mère et leurs huit enfants (de 18 à 4 ans) ont été tués parce qu'ils n'avaient pas la même religion que leurs tueurs.

Mon aversion pour toute forme de ségrégation serait-elle née au Bourdillot?

Voilà! J'arrête ici la présentation de ces quelques souvenirs que, faute de pouvoir vous les conter, j'ai rédigés. Quel mérite ont-ils pour celles et ceux qui habitent dans mon quartier maintenant? Je n'en sais rien. Mais je sais que pendant leur rédaction, je n'étais plus à Carbon-Blanc: j'étais revenu au Bourdillot par la pensée et par le cœur. Certes, il a bien changé, mais mon souvenir le rend immuable.

Yves CASTEX - mars - avril 2018



Orgue de foire "Gasparini" de M. Angelbi (Photo Y. Castex octobre - 2002)

Ecoutez-le ! C'est mon hymne national du Bourdillot.

<https://www.youtube.com/watch?v=ctaMPJYNBxg>

Notes : 1892 : Décision de la construction de la première école de LA GLACIERE : c'était la « vieille Ecole ».

1930 : Construction de la nouvelle école, une pour les filles, une pour les garçons, et de la salle des fêtes de LA GLACIERE.

Et maintenant, la troisième école est née, remplaçant les autres.